WICMAN II,

Comte du Hamaland, bienfaiteur de Saint-Pierre de Gand au X^e siècle,

par J. DEPOIN,

Secrétaire général de la Société historique du Vexin, membre de la Société Française d'Archéologie, correspondant des Antiquaires de France.

Le but de cette étude est, contrairement à l'opinion de Gramaye (1) et des écrivains belges qui l'ont suivi, opinion d'abord accréditée en Allemagne par Wedekind (2) et Dümmler (3), puis accueillie par les plus récents historiens français (4), d'établir qu'aucun comte du nom de Wicman n'a commandé en Flandre au X^e siècle et que le Wicman bienfaiteur du monastère de Saint-Pierre de Gand est Wicman II, comte du Hamaland et du pays forestier de Drenthe.

Deux autres parties de cette notice seront consacrées, l'une à déterminer l'origine, les alliances et le rôle social de Wicman II et de ses enfants ; l'autre à dégager sa personnalité de celle d'autres comtes homonymes contemporains.

I.

Une chronique de la fin du XIII^e siècle, écrite par Jean de Thielrode (5), paraît être la première source de l'erreur que nous combattons. Dans le chapitre 8, intitulé : *De origine*

---

(1) *Antiquitates Flandriæ. De Teneremunda,* p. 86.

(2) *Noten,* I, 144.

(3) *Otto der Grosse, Excurs III,* pp. 579-583.

(4) Ferdinand Lot, *Les Derniers Carolingiens,* p. 181.

(5) Editée dans Pertz, *Monumenta Germaniæ historica, Scriptores,* XXV, 563.

castri Gandensis, cet auteur raconte fort sérieusement que « l'empereur Otton fit creuser un fossé du pont St. Jacques jusqu'à la mer, en partant de l'Escaut, pour séparer la Flandre française de la Flandre impériale ». Cette hypothèse a naturellement flatté les historiens germaniques; ils sont unanimes à l'admettre et à faire honneur de ce grand travail à Otton le Grand, qui gouverna la Germanie de 936 à 973 (1).

Jean ajoute « qu'avant Otton, le château de Gand *(castrum quod ad ripam Leie situm est)* fut construit, non par les rois de France ou par les comtes de Flandre, mais *par les Empereurs,* sur la terre de St. Bavon, que ce monastère possédait en franchise, et que, de ce chef, un cens n'a cessé d'être payé à cette abbaye ».

« A ce château, continue-t-il, ne furent point commis des châtelains mais des comtes, auxquels étaient soumis Assenede, Bouchout, Axel, Hulst et toute la terre de Waes; l'un de ces comtes fut Wicman qui pour l'âme de sa femme Luitgarde, donna la villa de Desselberghe à St. Pierre et à St. Bavon ».

Le récit de Jean de Thielrode suppose les Empereurs — c'est à dire les rois de Germanie — maîtres de Gand avant Otton, et celui-ci y commandant après ses devanciers. Ce serait donc eux qui auraient confié le château non à de simples châtelains, mais à des comtes, et notamment à Wicman.

Ce que le chroniqueur rapporte de ce dernier personnage a pour fondement deux actes qui nous ont été conservés (2). C'est d'abord une charte du 18 octobre 962 portant donation par un comte Wicman, à l'abbaye de Saint-Pierre, de la *villa Thessela* (Desselberghe). Mais cet acte, comme l'a fort bien remarqué Ferd. Lot, est daté du règne de Lothaire, roi de France : bien plus, la libéralité de Wicman fut confirmée par ce prince, le 22 février 964. Il est donc hors de conteste

---

(1) Siegfried Hirsch n'a pas manqué de l'adopter dans ses *Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Heinrich II*, t. I, pp. 507-529.

(2) Van Lokeren, *Chartes de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand*, t. I, p. 35-36. — Les précédentes recensions de ces deux actes ont introduit des dates erronées : 1 novembre 962 et 22 février 963.

qu'en 962-964, Gand appartenait à Lothaire. Mais ces deux dates coïncident avec l'apogée de la puissance d'Otton le Grand, qui vient, le 2 février 962, de placer sur sa tête la couronne impériale.

Fidèle allié de Louis d'Outremer, son beau-frère, Otton lui porta le plus efficace secours, en 946, contre Hugues le Grand, lorsque, avec l'aide d'Arnoul, marquis de Flandre, il lui fit recouvrer Reims et le mit en mesure, quatre ans plus tard, d'obliger le duc son rival à se dessaisir de Laon et à redevenir un vassal soumis. L'intervention d'Otton assura quarante ans de prolongation de pouvoir à la dynastie carolingienne. Quant aux rapports de Lothaire, fils et successeur de Louis IV, avec le roi de Germanie, F. Lot les résume d'un mot (1) : « De 954 à 965 et même 973, ces rapports sont amicaux et avantageux aux deux partis ».

Cet exposé ne permet pas d'admettre que, si Otton avait vraiment reçu le château de Gand de ses devanciers, cette place ait pu lui échapper entre 936 et 962 pour passer sous la domination française. Van Lokeren a donc eu parfaitement raison (2) de dénier sur ce point toute autorité à la chronique de Jean de Thielrode. Mais de ses récits, dont la base s'écroule, faut-il retenir ce qui concerne le comte Wicman? Faut-il, sur sa seule foi, distinguer, avec Dümmler et Lot, « le beau-fils d'Arnoul le Grand, Wicman comte de Gand et vassal de la couronne de France, d'avec le comte homonyme du Hamaland, tout dévoué à Otton Ier? »

Nous possédons, outre les *Annales Sancti Petri Blandiniensis* éditées par F. Van de Putte, de nombreuses chartes du Xe siècle concernant la Flandre occidentale. Nulle part on ne rencontre la souscription d'un *comte de Gand du nom de Wicman*. L'abbaye de Saint-Pierre est, durant tout ce temps, aux mains des comtes de Flandre qui, tous, s'y font inhumer dans la chapelle de Notre-Dame.

La charte de 962 est loin de prouver ce qu'on en induit.

---

(1) Lot, *Les Derniers Carolingiens*, pp. 6, 178.

(2) Van Lokeren, *Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon*, pp. 25-27.

Wicman a cédé aux instantes prières de sa femme dangereusement malade, en l'amenant du dehors *(deduxit)* au sanctuaire de Saint-Pierre et de Saint-Bavon. Si Wicman eût été comte de Gand, habitant avec les siens le château, la comtesse ne se fût point exposée à ce tardif et funeste pèlerinage : les moines eussent satisfait à sa dévotion en lui apportant eux-mêmes — on en a cent exemples — un reliquaire devant lequel elle aurait prié sans sortir de son oratoire.

Wicman est un comte du dehors, d'un pays assez éloigné. Pourquoi Luitgarde veut-elle être ramenée à Gand lorsqu'elle se sent en péril de mort? Elle espère y guérir sans doute par l'intercession de saint Bavon, mais, si elle doit succomber au mal, elle veut être inhumée près de sa mère et de son unique frère, qu'elle vient de perdre coup sur coup. Luitgarde est en effet la fille du marquis Arnoul : sa mère, Adèle de Vermandois, est morte le 16 septembre 960; Baudoin, son frère a été enlevé par la variole noire le 1er janvier 962; Luitgarde elle-même vient mourir à Gand le 29 septembre suivant (1).

Desselberghe, donné à l'église pour son anniversaire, est une terre provenant du douaire assigné par Arnoul à Adèle et dont leur fille a hérité. C'est de ce chef, et non à titre de comte de Gand, que Wicman avait pu contracter un lien fugitif de vassalité à l'égard de Lothaire.

La confusion qui se produisit dans l'esprit de Jean de Thielrode a dû provenir de la lecture de chartes où se trouvait le nom d'un *Winemarus* — orthographié quelquefois *Wincmarus* — avec le titre d'avoué *(advocatus)* de Saint-Pierre de Gand. On rencontre dès 937 le premier personnage de ce nom (2); c'est le *Winedmarus laicus* qui, l'année suivante, accompagnait la marquise Adèle, mère de Luitgarde, lorsqu'avec l'autorisation spéciale des évêques de Térouanne et

---

(1) Van de Putte, *Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre* du mont Blandin, p. 159. — *Annales Blandinienses,* dans Pertz, *Scriptores,* V, 26.

(2) Miræus, *Opera diplomatica,* I, 39.

de Cambrai, elle pénétra dans le cloître de Saint-Bertin (1). A cette famille des Winemar se rattache le chevalier que Baudoin II, en 899, envoya vers Foulques, archevêque de Reims et qui fut le meurtrier de ce prélat. D'autres *Guinemar* furent, au XI[e] siècle, châtelains de villes au Nord-Est de Paris, vers les frontières du Hainaut et des Flandres. Tous appartenaient à la dernière classe des nobles, qui ne pouvait prétendre à s'allier aux marquis de Flandre, petits-fils des empereurs d'Occident et des rois d'Angleterre.

Pourquoi, si rien n'autorise à voir dans le Wicman, gendre d'Arnoul, un comte de Gand, proposons-nous de l'identifier avec Wicman II, comte du Hamaland, cité de 952 à 974, et fondateur de l'abbaye d'Elten? C'est que celui-ci n'ayant que deux filles, imposa le prénom d'Adèle à l'aînée et celui de Luitgarde à la cadette. C'est évidemment ce qu'aurait dû faire le comte Wicman mari de Luitgarde de Flandre et gendre d'Adèle de Vermandois. Une particularité si caractéristique constitue, à nos yeux, un indice onomastique d'où se dégage une quasi-certitude; car ne serait-ce pas vraiment une coïncidence par trop merveilleuse que ces deux mêmes prénoms aient été choisis par un comte homonyme, contemporain, localisé dans la même région entre le Rhin et l'Issel, la mer du Nord et la Picardie?

La date de naissance des filles de Wicman de Hamaland, qui nous est connue, s'accorde parfaitement, d'ailleurs, avec la conclusion à laquelle nous aboutissons, qu'elles étaient les petites-filles du marquis Arnoul.

II.

Le Hamaland, suivant l'opinion d'un savant ethnographe, le jurisconsulte Schrœder (2) a gardé le nom de la tribu des Chamaves ou Hamaves, qui, à une époque fort

---

(1) Folcoin. *Cartulaire de Saint-Bertin,* éd. par Guérard; cf. coll. Moreau, VI, 100; Bibl. Nat. de Paris.

(2) Cf. ses ouvrages: *Die Franken und ihr Recht; — Untersuchungen zu den fraenkischen Volksrechten* (*Monatschrift für die Geschichte West-Deutschlands,* VI, 492).

ancienne, peupla les cantons situés entre le Rhin, la mer du Nord et l'Issel, et ceux situés autour de ce dernier bras du Rhin, sur sa rive orientale. Les points situés avec certitude dans le Hamaland au X^e siècle, Deventer, Boecklo, Elten, se trouvent sur cette rive, entre Emmerich et Zwolle.

Au X^e siècle, le Hamaland était un pays saxon. Sigebert de Gembloux l'affirme dans la vie de Thierri I, évêque de Metz, qui en était originaire (1). Cette assertion, soutenue par le géographe Van den Bergh (2), est plus ou moins contestée par Gaupp, Wilmans, Waitz, Dederich et d'autres auteurs dont les opinions discordantes sont exposées avec clarté par R. Parisot (3). Le nouvel historien du *Royaume de Lorraine* n'accorde aucun crédit à Sigebert et s'écrie : « Que vaut cet unique témoignage, provenant d'un écrivain qui vivait à la fin du XI^e et au début du XII^e siècle, et qui ne connaissait pas le Hamaland? » Ce dernier reproche est gratuit : rien ne permet de dire que Sigebert ait ignoré la géographie de pays situés à moins de cinquante lieues de Gembloux. La première critique est moins juste encore. Qu'importe la date où mourut Sigebert? Ce qu'il faut savoir, c'est à quel moment il composa la biographie de Thierri.

C'est justement une œuvre de la prime jeunesse de Sigebert, né entre 1027 et 1030; cette composition, suivant la judicieuse remarque de Waitz, « juvenem ostendit benevolum, pium, veri sacrique amantem... delectatur versibus et vocibus poetarum decerptis » (4). C'est donc vers 1050, soixante-cinq ans après la mort de Thierri, que Sigebert écrivait sa vie, d'après les sources les plus récentes et les plus authentiques, puisqu'il la rédigea au monastère de Saint-Vincent de Metz qui avait ce prélat pour fondateur.

Enfin le témoignage de Sigebert n'est pas un « unique témoignage ». Il en existe un autre, à peu près contemporain, et fort explicite. C'est celui du biographe de Meinwerc,

---

(1) Pertz, *Scriptores*, IV. 464.

(2) *Handboek der Middelnederlandsche Geographie*, p. 182.

(3) *Le Royaume de Lorraine*, p. 103, n. 2.

(4) Pertz, *Scriptores*, IV, 461.

évêque de Paderborn : il affirme qu'Immed, père de Meinwerc, *nobilem duxit uxorem de terra Saxona* (1). Cette épouse était Adèle, fille de Wicman II de Hamaland, qui plus tard réclama la rescision des libéralités de son père à l'abbaye d'Elten en s'appuyant sur le droit saxon (2).

Le plus ancien comte connu du Hamaland, Wicman I, porte un nom qui le rattache à l'histoire de la Saxe. Il vivait en 855 (3) et périt avec onze autres comtes et deux évêques saxons aux côtés du duc Brunon, dans la funeste journée où les Normands écrasèrent l'armée saxonne dans les bruyères d'Ebsdorf, le 2 février 880 (4). Ce fut sans doute à ce moment que le Hamaland passa aux mains d'une dynastie qui n'a jamais été l'objet d'une étude spéciale et que nous allons essayer de mieux faire connaître.

Les pays situés entre Utrecht et le Rhin, à gauche de l'Issel, étaient au VIII^e^ et au IX^e^ siècles administrés par une famille de comtes que le cartulaire de Werden am Ruhr nous présente au nombre des plus anciens bienfaiteurs du monastère de saint Luidger. Ce sont : Brunhar, Euvrahar son fils, Meinhard, fils d'Euvrahar, cité avec son père en 794; enfin Meinhard II, avoué de l'abbaye en 841 et 847 (5) : celui-ci et Gonthard, son frère ou son beau-frère, donnèrent à Werden un domaine à Oeft. Wyk by Duurstede était alors connu sous le nom de *Vicus Meginhardi*, et situé sur le Rhin, à neuf milles en amont de Dorestad (6). En 847, les Normands s'emparèrent de Wyk, et, à partir de cette époque, des expé-

---

(1) Ib., XI, 108.

(2) *Diplomata*, II, 649 (*Monumenta Germaniæ*).

(3) Lacomblet, *Urkundenbuch für die Geschichte des Niederrheins*, I, 30 ; Binterim, n° 9.

(4) Eckhart, *Commentarius de rebus Franciæ orientalis*, II, 649.

(5) Euvrahar (*Uvraharius filius quondam Brunhari*) donne, en 794, sans prendre aucun titre, son domaine de Wigmond sur l'Issel à Luidger; mais cette cession est rappelée en 800 comme faite par un comte (Uvraharo comite). — Lacomblet, *Urkundenbuch für die Geschichte des Niederrheins*, pp. 3, 10 (donations d'Euvrahar); p. 2 (situation de Wichmund); pp. 25-31 (sur Meinhard II).

(6) Parisot, *Le Royaume de Lorraine*, p. 57, 61.

ditions de pirates sillonnèrent sans cesse le Wahal, le Rhin et l'Escaut. En 850, Lothaire Ier concéda Duurstede (Dorestad) au normand Rurik, petit-fils du roi danois converti Harald à qui Louis le Pieux avait déjà concédé des comtés maritimes. Harald le jeune, frère de Rurik, avait deux fils, Godfrid et Rolf, qui se mirent à leur tour à la tête de bandes de pirates. On retrouve Godfrid, en 880, dévastant le Hainaut; en 881, établi à Elsloo dans un palais fortifié, il en part pour piller Maestricht, Liège et Cambrai (1).

Dans l'intervalle, il s'était installé dans un autre palais, celui de Nimègue, qui présentait des défenses inexpugnables. L'armée du roi de Germanie Louis III fit de vains efforts pour l'en déloger. Dans un des combats qu'elle livra, Eberhard, fils du comte Meinhard, fut surpris par les Normands et emmené captif. Meinhard périt sans doute peu après, car ce fut Eveza, mère d'Eberhard, qui prit soin de racheter à grand prix la liberté de son fils (2).

L'année suivante, Charles le Gros, héritier de son frère Louis III, concluait avec Godfrid une paix humiliante; il lui concédait en pleine possession plusieurs comtés entre le Rhin et l'Issel, et Godfrid, devenu chrétien, épousait bientôt après Gisèle, fille de Lothaire II, le feu roi de Lorraine (3). Eberhard, non par l'effet du traité, mais par un coup de force ultérieur de Godfrid, dont l'insolence ne connaissait plus de bornes, fut dépouillé de tout ce que possédait son père Meinhard. Il se retira près du duc Henri, un cadet de la famille de Grapfeld devenu le favori de Louis III et à qui Charles le Gros avait confié un commandement militaire considérable sur une partie de la France orientale, la Saxe (westphalienne) et la Frise. Eberhard était, en 885, pourvu de comtés parmi lesquels se trouvaient — car on les rencontre un peu plus tard aux mains de ses descendants — ceux de Hamaland et de Drenthe. Ce dernier pays, indifféremment appelé *pagus Thriente* ou *pagus*

(1) Parisot, *Le Royaume de Lorraine*, pp. 448, 458.

(2) Reginon, *Chronicon*, dans Pertz, *Scriptores*, I, 592.

(3) Parisot, p. 465.

Forestensis, s'étendait le long de l'Issel, vers le nord, entre Zwolle et la mer.

Henri, dont il était l'homme de confiance, lui avait fait obtenir ces comtés, que la mort de Wicman I laissait vacants. Toute la fleur de la noblesse saxonne ayant été moissonnée dans le désastre d'Ebsdorf, il se peut que les héritiers de Wicman aient disparu dans l'hécatombe de l'armée saxonne. Eberhard était d'ailleurs, suivant les vraisemblances, un allié de Wicman puisque l'un de ses petits-fils porta le nom du feu comte de Hamaland.

Une alliance très proche existait entre le duc Henri et Eberhard. Le premier avait épousé Babe, sœur d'Otton l'Illustre, duc de Saxe orientale ou Ostphalie (1). Eberhard, Saxon lui-même (Reginon le surnomme *Eberhardus Saxo*), épousa à son tour une autre fille de Ludolf, sœur du duc Brunon tué à Ebsdorf et d'Otton l'Illustre.

C'était *Uota*, qualifiée par Otton le Grand son petit-neveu, *amita nostra*, ce qui s'entend aussi bien d'une tante que d'une grand'tante du côté paternel. Faute d'avoir fait cette remarque, une confusion tout à fait injustifiable s'est établie entre *Uota* et *Oda*, femme du roi de Lorraine Zventebold (2).

Le duc Henri avait acquis la conviction qu'il était indispensable de se défaire de Godfrid, qui, devenu le beau-frère du comte de Toul Hugues, fils de Lothaire II, favorisait les prétentions de ce fils de Lothaire et de Waldrade au trône de Lorraine.

Il résolut de tendre à Godfrid des embûches et l'attira à une entrevue dans l'île des Bataves (3). Dès que le duc et le Danois furent en présence, Eberhard, qui accompagnait Henri, apostropha Godfrid, lui réclamant avec véhémence l'héritage paternel. Godfrid lui répondit par les plus méprisantes injures.

---

(1) Agius, *Vita Hathumodæ*, dans Pertz, *Scriptores*, IV, 166. — Adalbert de Bamberg, fils du duc Henri, était « nepos » d'Otton l'Illustre (*Annal. Saxo*, dans Pertz, VI, 590), mais la chronologie s'oppose à ce que les fils d'Henri et de Babe, nés entre 870 et 880, soient les petits-fils du duc Otton.

(2) Elle se retrouve dans Parisot (*Le Royaume de Lorraine*, p. 522, n. 1, et 537.)

(3) Parisot, p. 476.

Eberhard, tirant son épée, se jeta sur le Normand encore assis, et déchargea de toute sa force un coup terrible sur la tête de son ennemi. Godfrid s'affaissa, et les compagnons du duc se hâtèrent de l'achever.

Il n'est pas douteux que, bien loin de soutenir les intérêts du roi de Germanie et des peuples chrétiens contre ses compatriotes, Godfrid n'avait cessé d'attirer d'autres vikings dans la région et de favoriser leurs ravages. C'est ainsi qu'en 882, Deventer, le port fluvial du Hamaland, avait été surpris et saccagé par les pirates, qui massacrèrent la plupart des habitants (1).

A la mort de Godfrid, Eberhard fut certainement remis en possession de tout ce que ses aïeux avaient possédé dans l'ancienne terre des Chamaves. Nous retrouverons son fils à Baarn, son petit-fils à Velp, chefs-lieux de comtés situés entre le Rhin et le Zuiderzee.

Le 28 mai 886, le duc Henri succombait devant Paris, qu'il était allé secourir contre les Normands. Eberhard, perdant ce protecteur, en trouva un autre dans la personne du prince Pepin, qui lui fit acquérir l'île d'Issel (2). Pepin était un carolingien, issu de Bernard, roi d'Italie, qui s'était retiré près de Lothaire Ier et en avait obtenu, entre autres faveurs, l'abbaye de Moyenmoutier. Lothaire II dépouilla ce monastère de presque tous ses biens pour les donner au duc d'Alsace, parce que Pepin se refusait à lui fournir l'aile de trente cuirasses, contingent auquel on l'avait taxé pour le service militaire dû par l'abbaye (3).

Sous le règne de Zventebold — ou peut-être déjà sous celui d'Arnoul, Eberhard fut pourvu d'un duché, sans doute celui de la Westphalie uni à l'ancien duché de Frise et au duché des Ripuaires, dont le comte Henri de Grabfeld, son allié, devint titulaire quand il ceignit une triple couronne ducale. En racontant l'assassinat d'Eberhard, fils de Meinhard, en 898, par le comte frison Wautier, fils de Gérulf, qui, en

---

(1) Parisot, p. 468.

(2) *Acta Sanctorum Septembris*, V, 107-110.

(3) *Libellus de S. Hidulfi successoribus*, c. 6, ap. Pertz, *Scriptores*, IV, 89.

885, avait été l'un des vassaux par lesquels Godfrid fut trahi, Reginon, abbé de Prüm, qualifie Eberhard simplement *dux*, sans indication de province. On peut en conclure que c'est l'autorité d'Eberhard qu'on reconnaissait en Basse-Lorraine (1).

Le duché d'Eberhard fut confié à son frère Meinhard III. Les fils de la victime de Wautier étaient trop jeunes sans doute pour assumer une si haute charge, si lourde surtout dans cette période troublée par d'incessantes invasions. Eberhard, en effet, laissait plusieurs fils. Deux nous sont connus par une ancienne cantilène : un comte Luithard, qui épousa une princesse ou du moins une fille de sang royal, Berthe; et un évêque, Bérenger de Tholey (*Berengarius Tholetanus*).

Luithard n'est probablement pas différent d'un Luithar, bisaïeul de Thietmar de Merseburg, qui périt en 929 (2), dans une bataille où succomba un autre bisaïeul homonyme du chroniqueur saxon. Thietmar les qualifie *duo duces Luithari, abavi mei.* L'un était sans doute le duc à qui Henri l'Oiseleur, en devenant roi en 919, avait confié son propre duché, l'Ostphalie; l'autre devait être le duc de Westphalie et dès lors le successeur d'Eberhard.

L'abbaye de Tholey était unie à l'évêché de Verdun. L'une et l'autre furent données, en 940, à un Bérenger, *ortu Saxonicus et consanguineus Ottonis magni* (3).

Il est d'autant plus indiqué de l'identifier avec le *Berengarius episcopus Tholetanus* que, dans la même cantilène de Luithard, celui-ci est déclaré *regali stirpe editus* et *comes inclytus* (4); et c'est de Tholey que Bérenger tira les moines

---

(1) Parisot (p. 518-520) hésite sur l'attribution du duché de Frise à Eberhard. — Gérulf obtint d'Arnoul, le 4 août 889, une concession de biens dans son comté situé entre le Rhin et le Zuiderzee (Ib., p. 493, n. 2).

(2) Le 5 septembre (*nonis septembris*), en assiégeant Lenzen, occupée par les Redarii (peuples du Mecklembourg). Thietmar, I, 10.

(3) Mabillon, *Vetera analecta,* p. 379. *Acta sanctorum Septembris,* V, p. 108. Beka. (*Chron. episcoporum Trajectensium,* p. 34) fait de Luithard un comte de Clèves, aïeul de Baudri, évêque d'Utrecht. — Sur l'union de Tholey à l'évêché de Verdun, cf. Bertaire, *Gesta epp. Virdunensium,* dans Pertz, *Scr.*, IV, 36.

(4) *II Idus Augusti 959. Obiit recolende memorie domnus Berengarius, episcopus Virdunensis, nobilis institutor hujus loci, qui, ejectis clericis, hoc*

qu'en 951, il mit à la place des chanoines expulsés, à Saint Vannes de Verdun, pour réformer ce monastère.

Bérenger avait conservé des attaches avec la région que baigne le cours inférieur du Rhin, car en 948 avec Jean, chorévêque de Cambrai, on le voit assister à la dédicace d'un oratoire établi par l'archevêque Wicfroi dans le monastère de Saint-Severin de Cologne (1). Ce prélat, aux côtés duquel on rencontre, en 927, un comte Eberhard qui pourrait être Eberhard II, paraît un allié des comtes du Hamaland, de même que ses deux homonymes : Wicfroi évêque de Verdun, *sobrinus* d'un comte Luithard, et Wicfroi, chorévêque de Trèves, dont ce comte Luithard était le frère.

Nous verrons tout à l'heure qu'il faut attribuer à Eberhard, tué en 898, un troisième fils, homonyme, qualifié de *consanguineus* par Henri l'Oiseleur, et père de Thierri évêque de Metz, qu'Otton le Grand déclare *ex nostra progenie* et que les plus anciennes sources disent issu de la souche royale, *ortus regio sanguine*.

La source de cette parenté remonte à Uota, qui fut certainement une comtesse de Hamaland, puisque tous ses biens dotaux étaient à Deventer, à Boecklo et sur d'autres points du bassin de l'Issel. A la fin de sa vie, elle céda à Otton le Grand, son neveu, qui en fit don au chapitre de Saint-Maurice de Magdeburg le 30 décembre 952, le domaine exploité qu'elle possédait à Deventer, « predium in loco Davindre, in pago qui dicitur Hamalant, in comitatu Vuigmanni, quod nobis nostra amita, mulier Deo nobisque devota, nomine Uota, tradidit » (2).

Huit ans après, Otton adjoignait à cette dotation de

---

in loco monachos introduxit, ad quorum victum dedit abbatiam Sti Amantii.— XVIII Kal. Julii 1046, obiit domnus abbas Richardus, anno.. introductionis monastice in nostro cenobio facte a domno Berengario episcopo 95 (Nécrologe de Saint Vannes, nouv. acquis. lat. 1417. Bibl. nat. de Paris). — Cf. D. Calmet, I, 199.

(1) Cardauns, *Rheinische Urkunden des X-XII Jahrhunderts*, p. 10. — Charte d'Alfwin pour Sainte-Ursule de Cologne, du 12 mars 927, dans Lacomblet, I, 47.

(2) *Diplomata*, I, 264.

Saint-Maurice beaucoup d'autres biens qu'il avait également acquis d'une de ses parentes : « quasdam res proprietatis nostre, que nobis Uda nostra nepta (*sic*) legitime hereditando permisit, hoc est : in civitate que vocatur Daventri curtem dominicalem... ». Suivent d'autres biens dans les comtés de Wicman, à droite de l'Issel, et d'Eberhard, à gauche de ce fleuve (1).

A partir d'Otton le Grand, la diplomatique impériale emploie *nepos*, *neptis* dans leur acception saxonne : *cousin*, *cousine* aussi bien que *neveu, nièce* ou *petit fils*, *petite fille*, — c'est à dire avec le sens de *natus post*, étymologie trouvée après coup — donc descendant ou collatéral plus jeune.

Uda est une cousine d'Otton, donc une fille ou une petite fille d'Uota, et elle aussi a *hérité*, à Deventer, de biens féodaux (*curtem dominicalem*).

Cette Uota, veuve consacrée à Dieu, et sans aucun titre honorifique, n'a rien de commun avec Oda, reine de Lorraine, qui en 900, après le meurtre de son époux Zventebold, se remaria avec l'assassin de ce prince, le comte Gérard. Il est tout à fait impossible d'expliquer à quel titre cette Oda aurait pu acquérir des biens à Deventer qui était une cité (*civitas*), un port, et nullement une *villa* royale, et où il ne se voit pas de vraisemblance que, soit les ducs de Saxe, soit le comte lorrain Gérard, aient possédé quelque bien.

Nous considérons Uota comme tante et non comme sœur de Henri l'Oiseleur : le terme de *proamita* étant inusité, celui d'*amita* est susceptible d'un sens extensif. Le mariage d'Eberhard, fils de Meinhard et d'Eveza, se place, d'après les probabilités qu'on peut dégager du récit de Reginon, entre 882 et 885. Uota, comme Eberhard, appartient donc à une génération antérieure à celle de Henri l'Oiseleur. L'objection tirée de l'âge d'Oda, femme du duc Ludolf, qui serait, dit-on, morte à cent sept ans en mai 914, et dont la naissance, dès lors, se placerait en 808, n'est pas absolue. Le témoignage de Hros-

(1) *Diplomata*, I, 299. Le texte de ce diplôme, incorrect dans ce passage, est peut-être altéré, mais la critique grammaticale qu'il soulève ne touche en rien au fond.

vitha prouve uniquement qu'on attribuait cet âge extraordinaire à Oda lorsqu'elle mourut (1) :

Cum decies denos septem quoque vixerat annos.

Il est bien permis d'admettre que ce calcul était erroné de quelques années, et il n'y a rien d'impossible, d'ailleurs, à ce qu'Oda, née même en 808, ait eu son dernier enfant vers 858. C'est l'époque où peut se placer aussi la naissance d'Eberhard; on ne peut guère lui supposer moins de 40 ans lorsqu'il périt, étant déjà pourvu des fonctions ducales.

Eberhard II que les circonstances de lieu, de temps et d'homonymie nous engagent à considérer comme un fils d'Eberhard I et d'Uota, occupait le comté de Baarn-have (*pagus Pernaffa*) le 16 juin 913 (2).

Quelque temps après, l'administration des comtés de Toulois et de Chaumontois lui fut confiée. Hugues, fils de Lothaire II, qui fut aveuglé en 885 par ordre de Charles le Gros, à Gondreville, dans son comté de Toulois, laissait de Friderade, qu'il avait épousée après avoir fait assassiner Bernier, le premier mari de celle-ci (3), un fils, Hugues II, qui dès 891, est cité dans un diplôme d'Arnoul comme comte du Saintois (9 octobre), et dans un autre diplôme, comme comte du Toulois (1 novembre) (4).

Ce second comte Hugues mourut à la fleur de l'âge laissant un fils homonyme, qu'un acte du 29 octobre 907 présente comme tout enfant : « Actum in villa Nansiide (Nancy), IV kal. Novembris, anno VIII Ludovici regis, Hugone parvulo comite, Herveo item comite, Giraldo vicecomite » (5).

Hugues III était encore, en 922, comte du Chaumon-

---

(1) Pertz, *Scriptores*, IV, 316.

(2) Mühlbacher, *Regesta Karolinorum*, pp. 748-749. Baarn est entre Hilversum et Amersfoort, à une faible distance du Zuiderzee.

(3) Parisot, p. 468, 478 et 469, n. 4.

(4) Parisot, p. 496, n° 5; p. 497, n. 2. Les noms du chapelain Egwolf et du domaine royal de Tundolvesdorf doivent être rectifiés en Eginolf et Gondelvesdorf (Gondreville) d'après le Cartulaire G 1384 des Archives de Meurthe et Moselle, fol. 110.

(5) Cartulaire de Saint-Mihiel, Nouv. acquis. lat. 1283, fol. 78. Bibl. Nat. de Paris. Le nom du second comte est celui du tuteur de Hugues III.

tois (1). C'est peu après, en 928-929, qu'Eberhard fut chargé de l'administration du Toulois. Il obtint, à ces deux dates, des diplômes de Henri l'Oiseleur en faveur de l'église de Toul et de son évêque Gauslin. Dans le premier, l'exemption des droits régaliens, déjà octroyée par Arnoul en 891, est renouvelée par Henri Ier « rogatu Eberhardi fidelis et dilecti comitis atque *propinqui nostri* ».

Dans le second, le domaine royal de Gondreville et son ancien palais sont donnés à la mense épiscopale, ainsi que l'a demandé Eberhard : « dilectus *consanguineus noster* comes Eberhardus expetiit » (2).

Ces deux qualifications : *propinquus* et *consanguineus*, ont un sens bien différent. La première s'applique à des beaux-frères ou à de très proches parents de la femme; la seconde implique, tout au contraire, une communauté de souche, donc une parenté antérieure au mariage (3). Ainsi Eberhard, *consanguineus* du roi de Germanie, lui était devenu en 928, *propinquus*, et cette parenté plus rapprochée avait alors été préférée. Sigebert nous apprend, en effet, que Thierri, évêque de Metz, avait pour père Eberhard, comte du Hamaland, et pour mère Amaurée (*Amalrada*) sœur de Mathilde, femme de Henri l'Oiseleur.

Amaurée, fille du comte saxon Thierri, avait eu plusieurs maris avant d'épouser Eberhard. Le premier fut Wigeric, comte du Blois, veuf de Cunégonde, petite-fille de Louis le Bègue, dont il avait eu plusieurs fils parmi lesquels Adalbéron I, évêque de Metz. Wigeric étant mort (après janvier 916, date où il figure à Heristal avec le titre de comte du palais dans un plaid tenu par Charles le Simple), sa veuve (Amaurée) épousa Ricoin, comte de Verdun, qui est qualifié *vitricus* d'Adalbéron dans la Vie du B. Jean de Gorze. Ce

---

(1) Cartulaire de Gorze, n° 91; *Mettensia*, II, 168, 487. Dans ce comté se trouvait Raville (canton de Lunéville-Nord), sur le Sânon.

(2) *Diplomata*, I, 52, 57.

(3) Nous avons présenté au Congrès des Sociétés Savantes, en 1907, une communication détaillée sur la Terminologie des relations de parenté au début du Moyen-Age, où ces points sont établis par des exemples.

terme a incité tous les généalogistes modernes, Heinrich Beyer, Lot (1) et Parisot (2) notamment, à considérer Ricoin comme le second mari de Cunégonde. Mais on aurait peine à concevoir alors comment il aurait pu chercher à dépouiller Adalbéron de ses bénéfices et de son patrimoine, et l'aurait poussé tellement à bout que le fils de Cunégonde aurait été réduit à faire appel au bras d'un allié, le comte Boson, frère du roi Raoul, qui surprit Ricoin dans son lit et le massacra, le 14 mars 923 (3).

Du reste, Sigebert, élevé à Gembloux puis moine de Saint-Vincent de Metz dans la première moitié du XI^e^ siècle, et très au courant des alliances des chefs lorrains au X^e^, écrit dans sa chronographie (4) : « Deoderico Metensi episcopo defuncto, successit ei Adalbero fratruelis ejus ». Thierri I de Metz, fils d'Eberhard et d'Amaurée, eut donc pour successeur *le fils d'un de ses frères* (*fratruelis*) ; mais ce successeur, Adalbéron II, avait pour père Frédéric I, duc de Haute-Lorraine, fils lui-même de Wigeric. Frédéric se dit *germanus* d'Adalbéron I, mais ce terme n'a d'autre sens, au X^e^ siècle, que *frère de père*, et le biographe du B. Jean de Gorze, voulant distinguer certains des frères d'Adalbéron I, dit avec intention qu'ils lui étaient *germani de matre*, termes qui seraient un non-sens si *germanus* seul avait eu, sous sa plume, l'acception de *frère du même lit*.

D'ailleurs Gerbert, dans l'épitaphe de Frédéric, dit en vantant sa noblesse : « Quem *proavi* fudere *Duces* de sanguine Regum ». Si Frédéric eût été fils de Cunégonde, il aurait eu un *proavus rex*, ce que Gerbert n'aurait pas manqué de relever de préférence.

Pour que Frédéric ait été frère de l'évêque Thierri, il faut nécessairement qu'il ait eu pour mère Amaurée. Ceci

---

(1) *Les Derniers Carolingiens*, p. 65 et 409.

(2) *Le Royaume de Lorraine*, pp. 463, n. 5; 580, 584, 604, 608, n. 4; *De prima domo quæ Superioris Lotharingiæ ducatum tenuit*, p. 2.

(3) Parisot, p. 663. Cet auteur ne peut comprendre la conduite d'Adalbéron : elle serait sans excuse, en effet, si Ricoin eût été le mari de la mère du prélat ; mais le mari de sa belle-mère lui était absolument étranger.

(4) Pertz, *Scriptores*, VI, 358.

du reste explique à merveille, comment Eberhard a pu être chargé de l'administration du Toulois et du Chaumontois : c'est comme mari de la veuve de Ricoin et tuteur de ses enfants. Reginon nous apprend en effet que, de son premier mari Bernier, que Hugues de Lorraine fit périr en 883, Friderade eut une fille unie au comte Ricoin et que celui-ci fit décapiter pour adultère. Le Ricoin, antérieur au comte de Verdun tué en 923, est identifiable au *Riquinus dux* que le nécrologe de Remiremont distingue nettement du mari d'Amaurée en inscrivant son obit à la date du 15 novembre(1). C'est le *Riccuvindus dux* qui figure, dans un diplôme faux, mais reconstitué d'après des données certaines, comme intercesseur en faveur de l'église de Toul en 894 (2).

A cette date, Hugues II, fils de Hugues et de Friderade, né au plus tôt en 884, était mineur, et l'intervention du beau-frère de cet enfant, le duc Ricoin, pour défendre les droits de l'église de Toul contre des envahisseurs, est pleinement justifiée.

Plus tard, en 912, pendant la minorité de Hugues III — encore *parvulus* en octobre 907 — Dreux évêque de Toul, et le *comte Ricoin* (de Verdun) sollicitent du nouveau roi de Lorraine Charles le Simple, la confirmation d'une cession de biens en Chaumontois à l'église de Toul (3).

Ainsi pendant les minorités successives de trois comtes du Toulois, Hugues II, Hugues III et Arnoul (4), se manifeste tour à tour l'intervention de Ricoin I, de Ricoin II et d'Eberhard, mari de la veuve de Ricoin II. C'est la confirmation de notre interprétation du problème généalogique posé par le texte de Sigebert.

---

(1) *Neues Archiv,* XIX, 70.

(2) L'orthographe du diplôme est *Vilenvindus* que certaines recensions ont travestie en *Vizemundus*. L'altération du nom réel se reconnaît dans la première graphie : cf sur ce diplôme, les remarques de Parisot (pp. 506-507).

(3) Parisot, p. 586-587. D. Calmet a publié cet acte (t. I, Preuves, col. 335) ; une copie collationnée à l'original existe dans la coll. Moreau, IV, 18. (Bibl. Nat. de Paris).

(4) Hugues III est le *nobilissimus comes* mari d'Eve, père du comte Arnoul et de l'archevêque de Reims Odalric.

La construction généalogique que nous venons d'établir entraîne une conséquence indirecte, c'est de fixer l'origine d'Hedvige, femme de Hugues le Grand. Il est hors de conteste qu'elle était fille de Henri l'Oiseleur, mais celui-ci contracta deux unions; la première, anti-canonique, avec Hatheburge, veuve voilée, fille du comte Erwin ; la seconde avec Mathilde. De quel lit Hedvige était-elle issue? Les généalogistes désireux de flatter les Capétiens ont affirmé sans hésitation qu'elle eut pour mère Mathilde. Mais Hedvige maria sa fille Béatrice à Frédéric Ier. Cette union n'eût certainement pas été tolérée par l'Eglise si Frédéric et Hedvige eussent été enfants de deux sœurs. Hedvige est donc fille de Hatheburge, que répudia Henri l'Oiseleur pour épouser Mathilde. Dès lors l'inimitié persistante de Hugues le Grand, mari d'Hedvige, contre Louis IV, mari de Gerberge, fille de Mathilde, trouve sa source dans des excitations conjugales non moins que dans des manœuvres politiques, et l'on conçoit le parti-pris d'Otton le Grand en faveur de Louis IV, mari de sa sœur de père et *de mère,* et le soutien constant qu'il lui apporta contre leur commun beau-frère Hugues le Grand.

Si Eberhard, désigné en 928 comme le *propinquus* de Henri l'Oiseleur, avait perdu ce lien le 29 décembre 929 pour ne conserver alors que le rapport moins intime que marque le terme *consanguineus*, c'est que la *propinquitas* est une relation éphémère, qu'anéantit la mort de la personne qui l'a créée entre deux individus de souche différente. Amaurée était morte le 7 septembre 929 (1).

Thierri, son fils, fut en effet orphelin de très bonne heure; car dès sa plus tendre enfance il fut envoyé à Halberstadt et confié aux soins de Brunon, fils de sa tante Mathilde, de près de quinze ans plus âgé que lui. Thierri était encore un jeune homme lorsque Brunon, ayant été pourvu en 953, de la mître archiépiscopale de Cologne, l'emmena, comme son disciple et son familier, dans sa ville métropoli-

(1) Le quantième est fourni par le *Calendarium necrologicum Gorziense : VII Idus Septembris. Obiit Amarrada comitissa* (Coll. Baluze, XL, 128. Bibl. Nat. de Paris).

taine et l'y fit entrer dans l'université *(gymnasium)* pour y apprendre les arts libéraux *(liberali tyrocinio exercitatus)*. Thierri y trouva comme condisciples Gérard, le futur évêque de Toul (963-23 avril 994) (1), et Wicfroi, le futur évêque de Verdun, un Teuton né en Bavière (2), que Brunon à la veille de sa mort (11 octobre 965) chargea, de concert avec Thierri, de recueillir son testament (3). Sigebert, dans sa biographie, qualifie Thierri tantôt *consobrinus*, tantôt *nepos* (dans l'acception saxonne du mot) de l'archevêque Brunon. Thierri, dans un acte solennel, appelle ce prélat *domnus Bruno sobrinus noster* (4). Le continuateur de Reginon rapporte en 945, l'élection au siège de Metz de *Diedericus, consobrinus imperatoris*. On retrouve ce terme dans une cantilène funèbre relatée par Sigebert, et composée sur le neveu de Thierri, le jeune Eberhard :

Hic consobrinus Cœsaris inclyti
Hærebat illi militiæ et domi...

Otton le Grand qualifie Thierri *dilectissimus sobrinus noster* dans deux diplômes, l'un de 968 (5), l'autre de 977 (6); mais dans un autre du 29 juin 972, il le désigne ainsi : « Deodericum venerabilem antistitem sancte Metensis ecclesie *nostraque ex progenie ortum* » (7). Ces deux ordres de relations de famille auxquels la diplomatique impériale fait indifféremment appel se rencontrent juxtaposés dans un document de 970 utilisé par Sigebert (8) : « Venerabilis episcopus

(1) Pertz, *Scriptores*, IV, 53.

(2) Ib., IV, 37.

(3) Ib., IV, 467; cf. ibid., 276.

(4) Acte sans date, tiré des Archives de Saint-Arnoul de Metz : Coll. Moreau, XII, 13.

(5) Calmet. *Hist. de Lorraine*, t. I, Preuves, col. 382.

(6) Il obtient de l'empereur en faveur de Jean abbé de Saint-Arnoul de Metz, l'approbation d'une charte de précaire conclue avec Gislebert (Orig. Arch. de Metz, H 130).

(7) *Diplomata*, I, 564.

(8) Pertz, *Scriptores*, IV, 473. Notre but n'est pas d'écrire la biographie de Thierri, mais d'y puiser ce qui confirme nos conclusions sur la généalogie des comtes de Hamaland.

Deodericus ipsi magnifico Imperatori (Ottoni) *sanguine* ac mira dilectione *atque consanguinitate* conjunctus. » La première relation provenait d'Amaurée, mère de Thierri et *tante maternelle* d'Otton ; l'autre, plus ancienne, d'Uota, aïeule de Thierri et *grand' tante paternelle* de l'Empereur.

Le prédécesseur de Thierri sur le siège de Metz, Adalbéron I, était pauvre : Ricoin l'avait dépouillé, ainsi que les autres enfants de Wigeric et de Cunégonde, de tout ce qu'il avait pu leur prendre, notamment de l'abbaye d'Hastières, donnée à Adalbéron par Charles le Simple et que nous retrouvons la propriété de Thierri, fils d'Amaurée, en 968. Adalbéron en fut réduit, à son très grand regret, à ne pas restituer au patrimoine de Gorze les biens qui lui avaient été enlevés, et à les attribuer à ses frères de mère *(germanos de matre)* qu'il voulait tirer d'une situation difficile : il avait trouvé l'église de Metz tellement appauvrie par les dilapidations de ses devanciers qu'elle ne possédait plus de bénéfices disponibles.

A la pénurie que connut Adalbéron, un historien des évêques de Metz, écrivant en 1021, Alpert, opposait la richesse de Thierri : « Deodericus longe aliter generositate parentum et excellentia majorum ex innata quoque copia magna prædiorum clarissimus habebatur » (1).

Thierri, nous l'avons vu, naquit en Hamaland et c'est par le nom de son pays qu'on avait coutume de le distinguer de ses successeurs homonymes. En 1119, Ricoin, évêque de Toul, rappelle que son prédécesseur Gérard dédia l'église d'Epinal à la prière de son ami, « beate memorie *Theodericus de Hamelant*, Metensis episcopus », qui avait élevé cet édifice auprès d'un cloître où il établit une congrégation de Bénédictines (2).

Bertrand, évêque de Metz, citant dans une de ses chartes l'œuvre de Sigebert, s'exprime de la même façon : « In vita

---

(1) Pertz, *Scriptores*, IV, 694. L'épithète de *ditissimus* est appliquée par Alpert à Wicman II du Hamaland, et par la cantilène de Luithard, à Eberhard I.

(2) Cartulaire d'Epinal, ms. n° 7 du fonds Salis, à la Bibl. de Metz.

Theoderici de Hamelland, episcopi Metensis et ecclesie S. Vincencii de ultra Mosam fundatoris, accepimus... » (1).

Eberhard, père de Thierri, était comte (2), et ce prélat perdit pendant son épiscopat, un neveu portant aussi le nom d'Eberhard, dont l'obit, au 2 septembre, est inscrit au nécrologe de Gorze sous cette forme : *Everardus comes.* Celui-ci qui succomba à l'âge de dix ans *(vixdum decennem)* en 974 (3) était le fils d'un frère de Thierri *(fratruelem)*, d'après les termes d'une inscription placée sur le tombeau que son oncle lui fit ériger en 978 (4) et composée par Thierri lui-même, — termes reproduits dans le texte de la fondation faite par ce prélat pour le repos de l'âme d'Eberhard au monastère de Saint-Arnoul de Metz (5).

Puisque Thierri de Hamaland, fils d'un comte Eberhard, eut un frère qui, en 964, devint père d'un autre comte Eberhard, il est de toute nécessité que Thierri ait eu un frère comte du Hamaland. Or cinq diplômes de 952, 956, 960, 968, 973 (6) montrent que, durant toute cette période, le Hamaland fut administré par Wicman II. Force est de conclure que Wicman II, comme Thierri, fut fils d'Eberhard II et petit-fils d'Eberhard I et d'Uota. Mais avait-il pour mère Amaurée? Nous ne saurions l'admettre. Otton le Grand n'attribue à Wicman, dans le diplôme de 970, que l'épithète : « comes fidelis », négative d'une parenté immédiate, et l'on ne saurait s'expliquer que sa chancellerie ait refusé au comte du Hamaland, dans un acte en sa faveur, le témoignage de parenté qui est toujours accordé à l'évêque de Metz.

Une difficulté beaucoup plus grave s'oppose à ce que Wicman II ait été fils d'Amaurée. Adèle, l'aînée des filles de

---

(1) Martene, *Amplissima Collectio,* I, 1063.

(2) *Kalendis Maii. Obiit Everardus comes pater domni Theoderici primi-fundatoris hujus ecclesie (Necrologium S. Vincentii Metensis,* Coll. Baluze, XL, 129).

(3) *Annales S. Vincentii Metensis,* dans Pertz, XXIII, 1295.

(4) Pertz. *Scriptores,* IV, 480.

(5) Charte de Saint-Arnoul de Metz, dans Coll. Moreau, XII, 13.

(6) *Diplomata,* I, 241, 264, 299, 491, 539; Lacomblet, p. 67. 70.

ce comte, naquit en 936 comme nous le verrons, et treize ans seulement séparent les dernières semaines de cette année du 14 septembre 923, date où expirait le deuil légal d'Amaurée six mois après la mort de Ricoin. Il est impossible qu'un fils né du dernier mariage d'Amaurée, et qui n'a pu venir au monde avant le printemps de 924, ait été père de famille en 936. Wicman était donc issu d'une première alliance d'Eberhard II : il serait d'ailleurs peu explicable que celui-ci, dont le père mourut en 898, et qui dès 912 administrait un comté — ce qui reporte sa naissance à 892 environ — ait attendu l'âge de 32 ans pour se marier : c'est absolument contraire aux mœurs des familles nobles de ce temps.

Il est vraisemblable qu'Eberhard II épousa entre 912 et 918, une fille de Wicman I, comte du *pagus Wimodia*, le frère aîné d'Hermann, duc de Saxe; fille issue de la première union de ce comte sur lequel nous reviendrons plus loin. Telle serait l'origine du nom de Wicman II du Hamaland et la source de la confusion qui s'est établie plus tard entre lui et Wicman II de Wimodia.

Nous avons vu qu'Eberhard II administrait en même temps des comtés situés à droite et à gauche de l'Issel, le Hamaland et le Baarn-have. En 944 nous le retrouvons à la tête d'un comté forestier, celui de Drenthe (*pagus Thriente ou pagus Forestensis*), entre Zwolle et la mer du Nord. Baudri, évêque d'Utrecht, obtient alors d'Otton le Grand la concession du wild-ban ou droit de chasse sur les bêtes sauvages, au profit de son église (1). En 1005 et 1006 cette région est administrée par Baudri, gendre de Wicman II : Otton l'avait donc confiée à son cousin Eberhard II et celui-ci la transmit à son fils aîné.

Eberhard II mourut le 1er mai d'une année comprise entre 945 et 951. Ceux de ses comtés situés à l'est de l'Issel passèrent à Wicman II; ceux situés à gauche de ce fleuve à un cadet, Eberhard III. Dans le comté de celui-ci se trouvait la *villa Tongoron*, qui n'a rien de commun qu'une paronymie avec Tongres, *civitas* ayant été jadis le chef-lieu de l'évêché de

(1) *Diplomata*, I, 143; 111, 112, 138.

Liège. Ce lieu était dans le Salaland (1) ou Isselgau, d'où il suit qu'Eberhard III administrait ce district aux dates du 2 juillet 956 (2) et du 28 août 960 : à la seconde de ces dates, il gouvernait également le pays de Velp, contigu — sinon identique — au Baarn-have (1).

Ce comte accompagnait à Derneburg, le 16 novembre 958, Otton le Grand ; il intercède auprès d'Otton avec l'archevêque Adalbert pour faire accorder au fidèle Redold un bénéfice à Grosseneder en Hesse, que le comte Bruning et son fils Amalong ont autrefois possédé (3). L'*Annalista Saxo* note la mort d'Eberhard III en 966 (4).

A une époque antérieure à 964, Eberhard s'était allié par un mariage contracté sans doute avec une cousine issue de germaine, à la famille de l'empereur Otton. C'est lui, en effet, et non Wicman, qui fut père du jeune comte Eberhard IV, le nourrisson chéri de l'évêque Thierri de Metz. Celui-ci prit soin de mettre dans l'épitaphe de son neveu (5) qu'il était « orthodoxis *regiique sanguinis parentibus* clarum ». La mère d'Eberhard IV était donc, *comme son père, de sang royal* : car, du côté paternel, l'enfant possédait, comme son oncle Thierri, l'*augustalis amplitudo sanguinis* dont parle le récit de la fondation de Saint-Vincent de Metz transcrit par Sigebert, et qu'affirme l'épitaphe du prélat (6) :

Hic Deodericus, generoso sanguine natus,
Regum progenie, nomen habens celebre,
Cæsaris Ottonis tetigit quem linea carnis,
Cujus consiliis jura dedit populis.

III.

Vers 935, Wicman II, fils aîné d'Eberhard II, épousait Luitgarde, fille du marquis Arnoul de Flandre, qui le 10 sep-

(1) *Diplomata*, I, 299.
(2) *Diplomata*, I, 264.
(3) *Diplomata*, I, 277.
(4) Pertz, *Scriptores*, VI, 597.
(5) Pertz, *Scriptores*, IV, 480.
(6) Pertz, *Scriptores*, IV, 483.

tembre 918 avait succédé à son père Baudoin II, enterré à Saint-Pierre de Gand.

Dès l'année 936 naissait de leur union une fille, Adèle, relevant le nom de son aïeule maternelle, Adèle de Vermandois, et, quelque temps après, une autre fille, Luitgarde. Il ne paraît pas qu'elles aient eu des frères; en tout cas Wicman ne laissa pas de fils survivants.

La *Chronique de Saint-Pierre de Gand* (1) rapporte qu'en mai 960, le marquis Arnoul fit commencer les travaux de reconstruction du monastère sur un plan beaucoup plus beau (*majori elegantia*). La même année, la marquise Adèle mourut le 16 septembre (2); elle fut inhumée dans la chapelle de la Vierge où reposait son beau-père et où son époux devait la rejoindre le 27 mars 965. A ses côtés la mort, dans l'intervalle, amena successivement ses deux enfants, Baudoin enlevé le 1er janvier 962, peu après son mariage avec Mathilde, fille d'Hermann, duc de Saxe; puis bientôt Luitgarde, qui vint s'éteindre à Gand le 29 septembre suivant (1).

Wicman, immensément riche, — *ditissimus*, selon l'expression d'Alpert — avait assez de fortune pour doter en même temps ses deux filles. Ce ne purent être que des motifs physiologiques qui lui firent vouer Luitgarde, la seconde de ses filles, au célibat religieux. Valétudinaire sans doute comme sa mère, la jeune Luitgarde ne parut pas apte au rôle, parfois très pénible en ces temps agités, de mère de famille.

A son intention et pour lui assurer une existence indépendante et sûre, son père éleva le monastère d'Elten dans son propre comté, *in comitatu de Hamalant*, et pour mettre à couvert des revendications ultérieures de son autre fille cette fondation qu'il voulait doter princièrement, il obtint d'Otton le Grand, qu'il accompagnait en Italie, un diplôme daté de Pistoie, le 29 juin 960, plaçant Elten sous la sauvegarde impériale. Outre l'abbaye elle-même et ses dépendances, la première dotation de l'établissement comprenait Urk en

(1) Edit. Van de Putte, p. 159.

(2) *Annales Blandinienses*, dans Pertz, *Scriptores*, V, 27.

Salaland, au comté du jeune Eberhard IV, et de moindres propriétés dans le Hamaland et le Nerdinckland (1). Peu après, Luitgarde, instituée abbesse, et ses religieuses devenaient, avec l'approbation du souverain, grâce à la munificence de Wicman, propriétaires d'une étendue considérable d'autres territoires (2), notamment d'Emmerich en Dubalgau, entre Elten et Wesel. Enfin un dernier privilège général d'immunité vint couvrir Elten le 14 décembre 973 (3). Il émanait d'Otton II qui, depuis quelques mois, avait remplacé son père. Wicman mourut peu de temps après : nous apprenons en effet par un diplôme d'Otton III que, durant tout le règne d'Otton II, la fille aînée de Wicman, Adèle, ne cessa de protester contre les libéralités de son père, qu'elle jugeait excessives; elle se basait sur la loi saxonne, qui ne permet pas au père de disposer de ses biens héréditaires sans le consentement expressément formulé de ses enfants (4).

Vers 955, Adèle avait épousé un arrière-cousin issu des comtes de Derneburg, Immed III, arrière-petit-fils d'Immed I, le second des frères de la reine Mathilde et d'Amaurée. Immed I et ses frères avaient fondé le monastère de Ringelheim (5), dont Emmehilde, fille d'Immed, fut la première abbesse (6). Ce comte eut trois fils, Wolfhard, Immed II, Sibeth (Sibodon ou Siegbodon), et mourut en 953, laissant la réputation d'avoir été l'un des principaux et des plus puissants seigneurs du royaume de Germanie (7). C'est bien à cette souche qu'Immed III, le mari d'Adèle, se rattache, car Widukind (8) assure que le second de leurs fils, Meinwerc,

---

(1) *Diplomata*, I, 491.

(2) *Diplomata*, I, 539 (3 août 970).

(3) Lacomblet, p. 67, 70.

(4) *Diplomata*, II, 651.

(5) *Chronicon Luneburgicum*, dans Eckhart, *Corpus historicum Medii Ævi*, I, 1331.

(6) Diplôme (faux dans sa teneur actuelle) d'Otton I, donné un 17 janvier (entre 937 et 953) (*Diplomata*, I, 587; Janicke, *Urkundenbuch der Hochstift Hildesheim*, n° 23, p. 19).

(7) Widukind, III, 28.

(8) Widukind, III, 69.

né en 959, descendait « paterno genere a Thiedrico, Mathildis regine fratre, materno a Wichmano, Hermanni ducis nepote, propinquo Ottonis primi ». Widukind fait là une série de confusions; on ne connaît à Mathilde que trois frères, Witikind, Immed et Reimbern; Thierri était leur père. Immed III administrait un comté où il avait remplacé son père et qui se trouvait situé auprès du Rhin, à l'extrémité du diocèse d'Utrecht, dans la partie septentrionale de la Basse-Germanie, et qu'on avait toujours commis à des mains nobles et vaillantes, car il s'agissait de défendre des ports commerciaux de la plus haute importance(1).

Cette description ne saurait convenir qu'aux comtés dont Eberhard III avait été titulaire. A sa mort, en 964, son fils Eberhard IV n'était âgé que de deux ans. Si l'oncle de celui-ci, Thierri se chargea de son éducation, ce prélat ne pouvait assumer les devoirs militaires inhérents au titre de comte. La garde de cette région dut être confiée au plus proche parent de l'enfant apte à en assumer la responsabilité. Il est naturel qu'Otton en ait chargé Immed II, second fils d'un oncle maternel du comte défunt. Eberhard IV, moissonné dès la première fleur de l'adolescence, ne prit jamais possession des fonctions dont il avait le titre. Ainsi ses comtés durent passer naturellement des mains d'Immed II à celles d'Immed III, l'Empereur y ayant maintenu, à titre définitif, cette branche de la famille de sa mère.

Les deux filles de Wicman étaient de mœurs bien différentes : Adèle était une femme dissolue, Luitgarde une âme chaste et pieuse (2). Elles ne pouvaient vivre en bonne harmonie; d'ailleurs Adèle haïssait sa sœur, dont la vocation religieuse avait provoqué l'aliénation définitive d'une grosse part de son patrimoine. Lorsque mourut Wicman, un 15 octobre, vers 978 (3), Immed et Adèle essayèrent de faire triompher par la force les revendications restées sans succès devant la justice impériale.

---

(1) *Vita Meinwerci,* dans Pertz, *Scriptores,* XI, 108.

(2) Alpert, *De Diversitate Temporum,* dans Pertz, *Scriptores,* IV, 702. Ce récit dramatique d'un grand intérêt se trouvera fort éclairé pour le lecteur par la présente étude.

(3) Wedekind, *Noten,* II, 69.

Luitgarde, chassée d'Elten, fit appel à son cousin le comte d'Anvers Godizon, fils de Richizon, qu'on rencontre encore en 1008 (1), et qui, le 29 juillet 1018, devait succomber aux blessures reçues la veille au combat livré près de Dordrecht entre le duc Godefroi, dont il était le vassal, et Thierri III de Hollande (2).

De concert avec Baudri, fils du comte de Gennep Erenfroi jadis destitué et qui, par compensation, avait obtenu le comté de Deutz (3), Godizon, tandis qu'Immed était à Elten, attaqua le château où résidait Adèle, s'en empara et le réduisit en cendres. Après ces représailles, la paix se fit. Luitgarde reprit possession d'Elten, dont en 980 Otton II confirma de nouveau les possessions et les privilèges, en accordant aux religieuses, ainsi qu'aux communautés d'Essen, Quedlimbourg et Gandersheim, le libre droit d'élection de leurs abbesses (4).

Un nouveau sujet d'animosité devait bientôt surgir entre les deux sœurs. Immed étant venu à mourir, Adèle, déjà presque quinquagénaire (5), conçut l'idée d'épouser Baudri, celui-là même qui avait aidé Godizon à brûler son château et dont elle s'était sans doute éprise alors comme d'un vigoureux et martial capitaine. Elle se heurta à la très vive opposition de

---

(1) Bormans, *Cartulaire de Saint-Lambert de Liège*, p. 29.

(2) Thietmar, IX, 27; édit. Kurze, p. 253. Le Nécrologe de Merseburg le qualifie *Godizo comes*; son inscription dans ce mémorial lui suppose, du côté maternel tout au moins, une origine saxonne. D'après Alpert, Godizon était *consanguineus harum sororum* (Adèle et Luitgarde). Richizon son père pouvait avoir épousé une fille d'Eberhard II.

(3) Lacomblet, 87, 98.

(4) Binterim, n° 17.

(5) Immed III mourut un 29 janvier, peut-être dès 981. En cette même année une charte d'Egbert, archevêque de Trèves, porte la souscription d'un comte Thierri qui paraît être le fils aîné d'Immed III. Cette charte a pour but, en effet, de confirmer spécialement à l'église de Trèves les biens précédemment concédés en bénéfice à un comte Luithard, mort sans hoirs directs (Brower, *Antiq. Treverenses*, p. 484). Ce Luithard pourrait être un cousin germain d'Adèle, car il est qualifié en 973 de « sobrinus » par Wicfroi, évêque de Verdun, probablement parent de son devancier Bérenger : il se distingue de Luithard comte de Longwy qui embrassa la vie monastique vers l'an 1010 et qui fit des libéralités à Saint-Vannes. En 971, ce Luithard figure encore comme le mandataire (*advocatus*) de son frère Wicfroi, chorévêque de Trèves.

sa sœur, qui réussit, grâce à l'influence dont elle jouissait, à retarder indéfiniment ce mariage, qu'elle avait fait envisager comme une mésalliance. Baudri avait une belle charge, il était fort, riche, puissant, mais de médiocre noblesse (1); le sang royal ne coulait pas dans ses veines comme dans celles d'Adèle.

Sa famille, alliée de Renier au Long col, avait pris parti pour le comte de Hainaut, lorsqu'il eut l'audace de s'emparer des alleus de Gerberge, sœur d'Otton le Grand, faisant partie de la dot que son premier mari, Gislebert de Lorraine, lui avait constituée. Renier, aux ancêtres directs duquel ces alleus avaient appartenu, les reprit violemment; l'exil le châtia de sa témérité; Erenfroi de Gennep, son allié, fut privé de son comté qui fut donné en 958 à Arnoul, beau-père d'Erenfroi et beau-fils du comte Eilbert, fondateur de Waulsort. Arnoul transmit à son fils Godefroi le comté de Gennep; mais Baudri, dont le grand oncle homonyme, évêque d'Utrecht, avait été le précepteur de Brunon, frère d'Otton le Grand, ne partagea pas la disgrâce de son père, et obtint un comté sur l'autre rive du Rhin.

Adèle parvint pourtant à réaliser son projet. Un jour Luitgarde, empoisonnée, s'éteignit entre les bras de ses religieuses; et tandis que celles-ci lui rendaient, tout en larmes, les derniers honneurs, Adèle, déjà prévenue, envahissait le couvent, faisant main basse sur tout ce qu'il renfermait, s'en déclarant abbesse et propriétaire, et réduisait les malheureuses nonnes au plus triste sort.

Puis, malgré les représentations de son fils Meinwerc qui lui faisait honte de se remarier à soixante ans, elle épousait le comte de Deutz.

Les religieuses d'Elten, cependant, s'étaient réunies, avaient élu abbesse une homonyme de leur première supérieure, et cette Luitgarde II s'était adressée à l'Empereur pour être

---

(1) *Videbatur* (*Baldricus*) *quamvis loco nobilitatus, genere tamen mediocris,* dit Alpert. — Plus tard, Meinwerc, fils d'Adèle, voulait dissuader sa mère de ce mariage, jugeant Baudri *hominem fortem, divitem et potentem, non tamen ejus matrimonio congruentem.* — Erenfroi, père de Baudri, administrait aussi le Dubalgau en 948 : peut-être en 957, ce pagus fut-il confié à Wicman qui y possédait le domaine d'Emmerich en 970.

remise en possession de ses droits. Otton III fit expulser Adèle ; mais bientôt celle-ci décidait son mari à revenir à la charge. Baudri s'empara des terres qui dépendaient d'Elten, puis du couvent lui-même où les tenanciers s'étaient réfugiés.

L'Empereur, averti de ces nouveaux méfaits, convoqua les deux parties au parlement qu'il tint à Nimègue, le 18 décembre 996. Baudri, sur l'ordre du souverain, remit le monastère sous la sauvegarde impériale. Otton, pour lui donner quelque satisfaction, lui fit abandonner quatre fermes, avec défense de rien entreprendre désormais contre le monastère (1). Cette défense fut respectée tant que vécut Otton, bien que, dès 1001, le fils d'Adèle, Meinwerc, sorti du séminaire d'Halberstadt, eût été nommé chapelain de l'Empereur (2). Mais l'année suivante, la mort d'Otton III changea la face des choses. Le principal allié de Baudri, Gérard de Mosellane, devenait tout d'un coup très puissant, sa femme Eve étant la sœur de Cunégonde, la *contectalis* — mais non la *conthoralis* — du nouveau roi Henri II.

Adèle se mit de nouveau en possession d'Elten, et, sûre de la protection d'un beau-frère du roi, elle suggéra à son mari une entreprise hardie, qui devait augmenter considérablement son pouvoir.

Le comte de Gennep, Godefroi, était fort âgé lorsque, en 1006, les Normands s'emparèrent de Tiel, importante place commandant toutes les relations du Rhin avec la mer. L'âge l'avait rendu impuissant à défendre son pays. Peu après, il terminait ses jours laissant un fils dépourvu de santé, de prudence et de vaillance, qui dut pourtant au vieux renom de sagesse et d'honneur dont avait joui son père, de succéder à sa charge.

Quelques années après le convol d'Adèle, Godefroi avait marié sa fille à Wicman — un descendant de Wicman de Wimodia — qui déjà, sous Otton III, avait eu avec Baudri de longs et sanglants démêlés. La paix entre eux s'était faite, mais la jalousie de Wicman, attisée par la nouvelle fortune de Baudri, à qui le comté de Drenthe avait été donné, l'excita

(1) *Diplomata*, II, 651.

(2) Pertz, *Scriptores*, XI, 108.

à persuader à son faible beau-frère, le nouveau comte de Gennep, de prendre avec lui les armes contre Baudri.

Pour repousser leur attaque Baudri fit appel à ses alliés, Lambert, comte de Louvain, petit-fils de Renier au Long col, et Gérard de Mosellane. Leurs forces jointes assiégèrent le château de Wicman; menacé d'être fait prisonnier, celui-ci s'enfuit, traversa le Rhin et se réfugia dans une place qu'il possédait, Monne, où il se fortifia.

Par les soins de Henri II et de son confesseur Adelbold, archevêque de Cologne, protecteur de Baudri, Wicman et lui se réconcilièrent, mais ce fut au détriment du comte de Gennep. Adèle détermina son mari à tenter auprès du Roi une démarche décisive : « Præfecturam quæ justius ex linea consanguinitatis et prosapia majorum tibi obtigit, postulato », lui dit-elle. Il le fit, et Henri, fixé sur l'incapacité du comte de Gennep, rendit à Baudri la charge que ses aïeux jadis avaient remplie.

Une insatiable et féroce ambition tourmentait le cœur de Baudri. Sa femme, assurément beaucoup plus âgée que lui, avait eu quatre enfants de son premier époux. Deux ne comptaient plus pour le monde : Meinwerc, devenu en 1009 évêque de Paderborn, et Adèle, religieuse d'Elten. Glismode, leur sœur, s'était mariée en Bavière, à l'âge de trente ans; l'aîné de la famille, Thierri, n'avait pas de postérité. Baudri se disait que si Thierri mourait avant sa mère, Adèle hériterait du Hamaland et qu'il acquerrait de ce chef un surcroît de puissance considérable : la réunion de ces divers comtés le rendrait le maître du cours inférieur du Rhin et de celui de l'Issel. Sur ses instigations, Adèle fit tuer son propre fils par des affidés, le 7 avril 1014 (1) à Upplan, cité fortifiée du Hamaland, proche d'Elten.

Ce meurtre, dissimulé sans doute sous d'autres apparences, ne fut pas poursuivi; du moins ses vrais auteurs échappèrent à toute atteinte. Meinwerc aimait son frère « comme son âme, » mais, quoiqu'il sût les causes de sa perte, il ne pouvait se faire l'accusateur de sa mère.

---

(1) *Vita Meinwerci*, dans Pertz, *Scriptores*, XI, 133. Le biographe de Meinwerc, écho de ses confidences, ajoute des traits affreux au portrait du couple déjà bien noirci par la plume d'Alpert.

L'impunité enhardit les criminels. Deux ans plus tard, un nouveau drame allait ensanglanter la sinistre citadelle d'Upplan. Wicman, gendre de Godefroi de Gennep, n'avait pas pardonné à Baudri l'éviction de son beau-frère. Effrayé de ses menaces, Baudri l'attirait, sur la foi des serments et sous ombre de conclure une entente, dans sa forteresse, et Wicman y trouvait la mort le 6 octobre 1015. Deux écuyers l'avaient poignardé sous les yeux de ses hôtes, comme il quittait le festin où, dans le vin qu'on lui servait, il avait reconnu la présence d'un poison.

La coupe de sang avait débordé. Déclaré tuteur du jeune fils de Wicman, Bernhard duc de Saxe, son cousin, requit, par ordre du roi, l'archevêque de Cologne, de lui prêter main-forte pour investir Upplan. Adelbold, quoi qu'il eût pu conserver de son ancienne bienveillance pour Baudri, dut concourir à cet acte de justice. Les troupes du duc et du métropolitain prirent d'assaut la forteresse et la détruisirent, laissant en liberté la femme de Baudri. Proscrit et dépouillé de ses biens, celui-ci s'était réfugié chez Adelbold.

Adèle ne put survivre à ce désastre. Elle expirait, abandonnée de tous, le 6 août 1016 (1). Meinwerc et Glismode, ses seuls héritiers, partagèrent ses biens personnels. Meinwerc vécut jusqu'en 1036, donnant d'admirables exemples d'expiation, et fut canonisé peu après sa mort.

Baudri n'avait pas renoncé à tout espoir de revanche. Son fidèle ami Gérard lui confia le château de Heimbach, près de Birkenfeld. Bientôt un de ses partisans réussit à s'emparer de Monne, le château du fils de Wicman, le 1 avril 1017 (2). Il y appela Baudri, qui s'y fortifia, bravant la justice impériale.

Mais la patience de Henri II était à bout. Au parlement de Nimègue, le 16 mars 1018, la destruction de Monne fut décrétée. Gérard de Mosellane et l'archevêque Herbert furent chargés de l'exécution. Baudri, emprisonné pour répondre du meurtre de Wicman, offrit de s'en purger par les serments juridiques : mais les ducs Bernhard de Saxe et Godefroi de

(1) *Necrologium Abdinghofense,* dans Pertz, *Scriptores,* XI, 108.
(2) Thietmar, VII, 38.

Lorraine s'opposèrent à ce qu'on les reçut, invoquant la foi jurée et mentie par Baudri lui-même à Wicman. La sentence prononcée par Henri II exila Baudri à Heimbach où il mourut oublié en 1021 (1).

Ainsi fut close la dernière page de ce terrible roman vécu, dont la plume d'Alpert a si bien retracé les principaux épisodes dans son récit contemporain *les Vicissitudes des Temps: De Diversitate Temporum.* Il offre un intérêt d'autant plus grand, que les points laissés dans l'ombre (2) peuvent être éclairés par la biographie de Meinwerc et par les mémoires de l'évêque Thietmar de Merseburg.

La personnalité d'Adèle, meurtrière de sa sœur et de son fils, constitue un véritable problème psychologique. D'où put lui venir une telle férocité? Le tempérament d'hystérique que lui impute le biographe de Meinwerc, même après l'exaspération d'une longue attente apportée par l'opposition des siens à une union passionnément souhaitée, ne suffit pas à expliquer ses forfaits. Deux de ses aïeux, Baudoin II de Flandre et Eberhard I avaient sur la conscience des assassinats politiques. Mais c'est surtout dans l'atavisme saxon qu'il faut chercher les éléments constitutifs d'un caractère si atroce.

En 956 on vit à Cambrai un phénomène étrange et douloureux. Un clerc transrhénan, ignorant la langue du pays, ne parlant qu'un idiome incompréhensible et aussi barbare que ses mœurs, fut implanté sur le siège épiscopal de cette ville.

Il ne tarda pas à se faire haïr par sa morgue qu'exaltait *l'auctoritas regii generis* et par sa brutalité. Une révolte terrible éclata, les Cambrésiens proclamèrent une sorte de commune. L'évêque triompha pourtant de l'insurrection et la noya dans le sang, avec des raffinements de cruauté qui soulevèrent l'indignation universelle. Quand ce monstre mitré mourut, après six ans de tyrannie, son souvenir fut effacé des

---

(1) Alpert, dans Pertz, *Scriptores*, IV, 716.

(2) Alpert ne prononce pas le nom du premier mari d'Adèle et ne dit pas un mot de ses enfants.

mémoriaux de l'Eglise et nul obituaire ne relate le jour de son anniversaire (1).

Cet évêque, *sorti d'un pays de langue barbare, d'au delà du Rhin*, — définition qui convient au Hamaland, — se nommait *Bérenger*, comme l'évêque de Verdun, frère d'Eberhard II ; comme lui, et de la même manière, il était cousin de l'empereur Otton Ier, mais à un degré de plus d'éloignement (*proxime consanguineus*).

On reconnaît, grâce à cet ensemble de circonstances, un frère de Wicman II, né de la même alliance d'Eberhard II avec une Saxonne du Wimodia ; c'est de ce côté, sans doute, qu'il faut chercher, et les raisons d'être d'un choix si funeste à l'église de Cambrai, et les origines héréditaires de cette effroyable dureté de cœur de la comtesse Adèle.

IV.

Dans les recherches critiques réunies sous le nom de *Noten*, Wedekind a consacré aux divers personnages du nom de Wicman une étude savante, et on lui doit notamment la distinction définitive entre le Wicman du Hamaland et le Wicman de Wimodia, confondus par une méprise du moine Widukind. Nous retracerons d'après lui la biographie de ce dernier Wicman et de son fils.

Un comte saxon du nom de Billung eut plusieurs fils, dont l'un, Wicman, reçut des charges importantes et de grandes richesses, tandis qu'un autre, Hermann, doté seulement de quelques fermes, servait comme simple chevalier.

En 936, le roi de Germanie Otton le Grand, ayant à désigner un connétable, fit choix d'Hermann, dont il avait apprécié la prudence et la bravoure. Wicman en conçut une effroyable jalousie et se retira dans sa province (2). Il occupait notamment le comté de Wimodia, dont une des principales places était Lesum, dans le bassin du Weser. Par ses ancêtres, il se rattachait d'une part à Hermann, son devancier dans ce

(1) *Gesta epp. Cameracensium*, dans Pertz, *Scriptores*, VII, 431.

(2) Widukind, II, 4 ; dans Pertz, *Scriptores*, III, 439.

comté dès 860 ; de l'autre à la dynastie des Amolong, comtes de Paderborn.

Wicman mourut le 23 avril 944, laissant un fils homonyme, Wicman II, lequel, d'après Thietmar de Merseburg, eut pour *confrater* Ecbert, fils d'une tante maternelle d'Otton le Grand, c'est à dire d'une sœur de la reine Mathilde. Outre Amaurée, Mathilde eut en effet deux autres sœurs, Bia, femme de Frédéric (ancêtre des comtes de Wettin), et Frédérone (1). C'est sans doute celui-ci qui fut mère d'Ecbert.

Le sens du mot *confrater* est fixé par Thietmar lui-même : il eut personnellement un *confrater*, et sa mère n'avait été mariée qu'une fois : il s'agit donc de *frères de père, de lits différents*. Il faut rectifier en ce sens l'opinion de Wedekind. Wicman avait ainsi été marié deux fois, et en secondes noces il avait épousé une sœur de Mathilde dont il eut Ecbert.

Wicman II naquit d'un premier mariage. Wedekind, ayant confondu Billung père de Wicman et d'Hermann, avec un homonyme qui mourut le 26 mai 967, a été amené à rajeunir considérablement ses fils et à supposer que le second fut nommé connétable à 26 ans. C'est absolument invraisemblable. Il admet aussi que leur frère Amolong, évêque de Verden, mort le 5 mai 962, avait alors 54 ans, tandis que Thietmar dit qu'il atteignit une grande vieillesse. Les enfants de Billung sont certainement nés entre 880 et 895, et non entre 908 et 911, comme le prétend Wedekind.

Si Wicman II de Hamaland, dont la fille aînée Adèle naquit en 936, avait alors 20 ans, et que sa mère eût 16 ans lors de sa naissance, elle a pu voir le jour en 900 et être parfaitement la fille de Wicman (fils de Billung) et de sa première femme, et être la sœur de Wicman II de Wimodia. Dès lors l'origine de cette première femme de Wicman I nous sera relativement connue. En effet, Bérenger de Cambrai, que nous avons envisagé plus haut comme le frère utérin de Wicman II de Hamaland, était, au rapport de Flodoard, *nepos* de Bovon, évêque de Châlons-sur-Marne, lequel était frère de

(1) Brower, *Annales Trevirenses*, I, 470.

la reine Fréderone. Mais Bérenger de Cambrai élu en 956, mort en 963, se place certainement, non pas à la première, mais à la seconde génération après Bovon, qui fut évêque de 916 à 947, et Fréderone qui fut reine de 907 à 917. La femme que Wicman I de Wimodia épousa d'abord était donc, très probablement, une sœur de l'évêque de Châlons et de la reine de France. Si Wicman II du Hamaland était le petit neveu de la première femme de Charles le Simple, son alliance avec la fille du marquis Arnoul, arrière-cousine de ce roi, n'a rien que de fort compréhensible.

Quant à l'origine de la reine Fréderone et de son frère Bovon, elle rentre dans le cadre d'une autre étude que nous préparons sur le comte Eilbert, fondateur de Waulsort, doublement lié à Thierri de Metz, à qui il fit don de cette abbaye, par une origine commune (*Deoderici gloriabatur consanguinitate*) et par une parenté indirecte (*erat genere propinquus Deoderici*), au rapport de Sigebert.

A la mort de son frère aîné, le duc de Saxe Hermann abusa de son pouvoir pour s'approprier une part de son héritage et se faire concéder des honneurs ou des bénéfices que ses fils étaient fondés à revendiquer. N'ayant pu obtenir justice, Wicman II et Ecbert firent alliance avec les *Redarii* et soulevèrent la province voisine de Mecklembourg. Cette révolte coïncidait avec une des plus redoutables invasions des Hongrois. Otton le Grand triompha de ceux-ci en les écrasant sur les bords du Lech le 10 août 955 : alors il tourna ses forces vers les confrées au nord de l'Elbe, les pacifia : Wicman et Ecbert furent proscrits et leurs biens confisqués.

Ils se réfugièrent en France, près de Hugues le Grand. Le bon accueil que Hugues fit à ces rebelles est une preuve de plus à l'appui de la thèse précédemment soutenue sur la nature des liens qui l'unissaient aux rois saxons. En 957 Ecbert fut gracié et reçut le comté d'Ambergau en Ostphalie, entre le Netter et la Lamme.

Mais le Wimodia resta acquis au duc Hermann, qui le transmit à l'un de ses fils, Liuther (1). Wicman avait été

(1) Ce point résulte de la possession de Lesum par Liuther. Cf. Wedekind, *Noten*, II, 86.

autorisé à quitter l'exil et à revenir en Saxe en jouissant des biens que sa femme lui avait apportés.

Il profita de cette amnistie pour tramer un complot contre son oncle le duc. Découverts, ses complices furent punis ; lui s'échappa, et, quelque temps après, périt dans un combat contre le roi de Pologne Miesco Ier, le 22 septembre 967. Otton le Grand partagea les biens de Wicman II entre deux monastères : Saint-Michel de Lüneburg, fondé par le duc Hermann, et Kemnade, fondé par Fréderone, sœur de mère d'Ecbert, et sœur de père du jeune Wicman. La décision royale montre que ce dernier ne laissait pas d'enfants.

Wedekind a parfaitement établi que le comté d'Ecbert surnommé le Borgne (*Monoculus*) était l'Ambergau ; en 1001, en effet, Otton III constate que dans ce *pagus* est situé le comté des fils de son neveu Ecbert, *comitatus filiorum Ecbrahti comitis et nepotis nostri*.

Mais on ne saurait suivre Wedekind quand il identifie cet Ecbert, *nepos* d'Otton III avec Ecbert le Borgne. Quelle que soit l'élasticité du vocable *nepos* dans l'acception saxonne, il n'a pu être appliqué à un cousin *plus âgé d'un demi-siècle*. Dès 979 un Wicman III, qu'il faut bien prendre pour un neveu de Wicman II, apparaît comme comte d'Ambergau (1) ; si Wedekind a raison d'identifier Ecbert le Borgne avec le marquis de Saxe mort en 994, il faut rattacher alors Wicman III à un autre fils de Wicman I et de Fréderone, Thierri, cité par Widukind comme *nepos Herimanni ducis*, et dont Gramaye a voulu faire un comte de Gand.

C'est ce Wicman III qui reçut, à un moment donné, la garde d'un comté bien plus rapproché de Cologne et le laissa à son fils Wicman IV, tandis qu'un autre fils, Ecbert II, conservait l'Ambergau. La *Chronique* de Quedlimbourg appelle Wicman IV *comes occidentalis* (Westphalien), tandis que l'Ambergau est en Ostphalie.

---

(1) *Diplomata*, II, 229. — En 993, Wicman III vivait encore ; il était avoué du couvent saxon de Metelen, quand le roi confirma aux nonnes le droit d'élire leurs abbesses, à la prière de Bernhard, duc de Saxe, fils d'Hermann, et du comte Ecbert (sans doute le marquis Ecbert, mort en 994). — Ib., II, 523.

Si Ecbert II fut le *nepos* d'Otton III, Wicman IV était aussi un très proche parent de ce prince. Avec Otton de Lorraine et Henri de Bavière, tous deux petits-neveux d'Otton le Grand, il conduisit en janvier 1002, d'Italie en Allemagne la pompe funèbre du jeune empereur, tâche que la rigueur de l'hiver rendit extrêmement pénible et qui ne put être assumée que par des hommes dans la pleine vigueur de l'âge (1).

Le rival de Baudri est certainement de la même génération qu'Otton III, car c'est vers l'an 1000 qu'il se maria (2) à la fille de Godefroi de Gennep, et, lorsqu'il périt en 1016, il laissait un héritier mineur dont le tuteur fut Bernhard, duc de Saxe.

Ecbert II d'Ambergau, son cadet, pouvait être à peu près de l'âge d'Otton III (né en 980); les fils qu'il laissait en mourant devaient être fort jeunes en 1001 puisque la succession d'Ecbert était encore indivise.

Les remarques précédentes engagent à se rallier à la critique si souvent sagace de Wedekind pour rattacher à la souche des Billung le Wicman qui fut l'adversaire et la victime de Baudri. La question, d'ailleurs, n'a qu'un intérêt fort accessoire au point de vue de l'objet principal de cette étude.

---

(1) Adelbold, *Vita Henrici II*, dans Pertz, *Scriptores*, IV, 684.
(2) *Aliquot annos post nuptias Baldrici*, d'après Alpert.